Bataille d'Austerlitz : Extrait des : Batailles célèbres des armées françaises (1796-1815). Ecrites à Ste-Hélène sous la dictée de l'empereur. - Editeur : E. Ardant (Limoges) – 1882 – Sources : www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie 2019

BATAILLE D'AUSTERLITZ

2 décembre 1805

Le 1er décembre, à la pointe du jour, le comte **SUCHET** avait sa première ligne en bataille et la seconde en colonne sur le revers qui se prolonge depuis le Santon jusqu'à Girschikowitz ; les dragons du comte **WALTHER** occupaient le village. Le comte **CAFFARELLI** fut placé en deuxième ligne, à cheval sur la route, ayant sa gauche appuyée à un mamelon. Les hauteurs qui séparent le Santon du village de Wellatitz et de Horakow étaient couronnées par différents postes. Le corps du duc **de DALMATIE** formait la droite et la refusait, étant campée derrière Puntowitz et les lacs de Kobelnitz. Ces dispositions montraient l'intention de l'Empereur de ne pas engager une affaire sur ces points.

La journée du 1er se passa en reconnaissances respectives. L'armée ennemie se montrait cependant de tous les côtés. Sa droite était appuyée à Posorsitz, son centre au village de Blazowitz ; sa gauche couronnait toutes les hauteurs de Pratzen. Différents mouvements de cavalerie eurent lieu ; ils étaient peu importants en eux-mêmes, mais plus propres cependant à encourager l'ennemi dans ses attaques qu'à le décourager.

Vers trois heures après midi, l'ennemi parut faire sur sa gauche un mouvement plus décidé. Il exécuta, à trois portées de canon de nos avant-postes, une marche de flanc dont on apercevait tous les détails sans lunette. Nos éclaireurs de cavalerie, placés sur la hauteur d'Augezd, se replièrent ; à la nuit, ils se trouvèrent en avant de Telnitz et de Sokolnitz. Pendant la nuit, les deux armées occupèrent les positions qu'elles avaient prises dans la journée.

Les mouvements de l'ennemi, que l'Empereur avait toujours devinés, étaient alors entièrement démasqués. Il était évident que les Russes voulaient tourner la droite par les villages de Telnitz et de Sokolnitz ; mais ils ne pouvaient faire ce mouvement qu'en occupant quatre lieues de terrain, qu'en s'enfonçant dans les vallées et en occupant faiblement les hauteurs principales. L'Empereur vit alors qu'en faisant une manœuvre contraire à celle des Russes, en réunissant toutes ses forces de manière que l'extrémité de sa droite se trouvât placée vis-à-vis de leur centre, il s'emparerait aisément des hauteurs de Pratzen, couperait l'armée ennemie en deux, jetterait toute la gauche dans les marais et les bas-fonds, où elle se trouverait prise entre l'armée et le corps du prince **d'ECKMÜHL**, qui était à Nikolsbourg, et dont l'avant-garde était déjà arrivée au couvent de Raygern. Il vit encore que la ligne d'opération de l'armée russe, qui était la route d'Olmütz, serait faiblement gardée et facile à enlever ; qu'avec une bonne contenance et un peu de fortune, on vaincrait presque sans combattre cette armée, qui se trouverait perdue et anéantie, quelques efforts de courage qu'elle pût faire ensuite.

A neuf heures du soir, l'Empereur visita les bivouacs de son armée : c'était la veille de l'anniversaire de son couronnement. Il avait fait lire aux troupes la proclamation suivante :

« Soldats !

» L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn, et que vous avez poursuivis constamment jusqu'ici.
» Les positions que nous occupons sont formidables. Pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.
» Soldats ! je dirigerai moi-même tous vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups. Car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout, où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.
» Que sous le prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs ; que chacun soit bien pénétré de cette pensée qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.
» Cette victoire finira la campagne. Nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France. Alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats. Par un mouvement spontané qui caractérise l'esprit dont ils étaient animés, des bottes de paille embrasées furent placées en un instant au haut de plusieurs milliers de perches ; et quatre-vingt mille hommes se portèrent au-devant de l'Empereur en le saluant par des acclamations qui fêtaient l'anniversaire de son couronnement, et qui lui annonçaient que l'armée lui donnerait le lendemain un bouquet digne de lui.
En passant devant le 28° de ligne, qui avait beaucoup de conscrits du Calvados et de la Charente-Inférieure, l'Empereur lui dit : « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » **NAPOLÉON**, qui connaît la composition de chaque régiment, dit un mot à chacun ; et ce mot, arrivant au cœur de ceux auxquels il était adressé, devenait le cri de ralliement au milieu du feu. Il dit au 57° : « Rappelez-vous qu'il y a bien des années, je vous ai surnommé le terrible. » Un des-plus vieux grenadiers s'approcha en lui disant : « Empereur, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »
L'Empereur dit en entrant dans son bivouac, qui consistait en une cabane de paille sans toit que lui avaient faite les grenadiers : Voilà la plus belle soirée de ma vie. Mais j'éprouve du regret à penser que je perdrai beaucoup de ces braves gens. Je sens, au mal que j'en éprouve, qu'ils sont réellement mes enfants ; et en vérité je me reproche quelquefois ce sentiment, car je crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile à la guerre. » Si l'ennemi vit ce spectacle, il dut en être épouvanté. Cependant il continuait ses mouvements et courait à grands pas à sa perte.
Le 2 décembre à minuit, lorsque l'Empereur rentrait à son bivouac, il reçut le rapport de son aide-de-camp, le duc **de ROVIGO**, qu'il avait envoyé aux villages de Telnitz et de Sokolnitz, pour s'assurer si l'ennemi avait de l'infanterie devant ces villages, et en quel nombre cette infanterie pouvait être. L'aide-de-camp lui rapporta que le baron **MERLE**, qui commandait sur ce point, avait en présence un corps assez nombreux, non-seulement de cavalerie, mais d'infanterie, qui avait pris position devant lui. « En ce cas, dit l'Empereur, il faut livrer bataille. Il n'y a plus de doute sur les projets erronés qui dirigent les généraux de cette armée. Demain à cette heure elle sera à nous. »

Archéscan

L'Empereur fait sur-le-champ ses dispositions. Il ordonne au prince **d'ECKMÜHL** de se rendre à Raygern ; de prendre le commandement de la division du troisième corps d'armée qui y était arrivée; d'agir d'une manière indépendante et détachée ; de se mettre en mouvement avant le jour pour tâcher de joindre l'ennemi au village de Telnitz ; et, dans le cas où les Russes l'auraient dépassé, de les contenir en les harcelant ; mais de ne les attaquer vigoureusement que lorsqu'ils seraient coupés, et qu'il verrait les hauteurs de Pratzen occupées par nos troupes.
Il confie au duc **de DALMATIE** le commandement de la droite ; il lui ordonne d'occuper en force, sur-le-champ, le village de Telnitz, et surtout celui de Sokolnitz, afin qu'ils ne soient pas enlevés par les coureurs ennemis, et qu'il ne soit pas obligé de faire ses dispositions pour les attaquer en règle ; le plan général de la bataille demandant que l'ennemi ne s'empare de ces villages que lorsque nous serons arrivés sur les hauteurs de Pratzen. Le baron **MERLE**, avec le 3° régiment de ligne, le 26° d'infanterie légère et les tirailleurs du Pô, soutenu par la cavalerie légère du baron **MARGARON** et six pièces de canon, est chargé d'occuper ces villages.
L'Empereur ordonne au duc **de DALMATIE** de faire prendre les armes à petit bruit et à quatre heures du matin ; de faire passer le ruisseau sur les ponts qu'il a établis, ayant soin cependant de laisser assez de monde au bivouac pour entretenir les feux jusqu'au jour ; de placer en avant de Kobelnitz, sur deux lignes et en colonnes d'attaque, la brigade du baron **LEVASSEUR**, composée des 18° et 75° de ligne et des tirailleurs corses ; de former, sur trois lignes et en colonnes d'attaque, en avant de Puntowitz, les trois brigades de la division du comte **SAINT-HILAIRE** ; et de disposer dans le même ordre, en avant de Girschikowitz, les trois brigades de la division du comte d'Unsbourg.
Il donne le commandement du centre au prince **de PONTE-CORVO**, qui reçoit l'ordre de faire partir, une heure avant le jour, le comte **de VALMY** avec sa cavalerie légère, pour que cette cavalerie se réunisse à celle du grand-duc **de BERG** ; d'être rendu lui-même avec ses deux divisions d'infanterie à la hauteur du quartier général ; de passer le ruisseau au village de Girschikowitz ; enfin de lier sa droite au duc **de DALMATIE** et sa gauche à la cavalerie du grand-duc **de BERG**.
Il ordonne au grand-duc **de BERG** de prévenir tous les commandants de la cavalerie, et de faire ses dispositions pour la réunir à la gauche du village de Girschikowitz ; il lui prescrit aussi d'appuyer sa droite au prince **de PONTE-CORVO** et sa gauche au duc **de MONTEBELLO**.
L'Empereur confie au duc **de MONTEBELLO** le commandement de la gauche ; il lui ordonne de former les divisions des comtes **SUCHET** et **CAFFARELLI** en avant du ruisseau, d'appuyer sa droite à la cavalerie du grand-duc **de BERG** ; d'éclairer sa gauche avec la cavalerie légère du comte **MILHAUD** ; et de laisser le comte **CLAPARÈDE** avec le 17° pour occuper le Santon.
Il ordonne aux ducs **d'ISTRIE** et **de REGGIO** de se former au point du jour, sur deux lignes, en colonne serrée par bataillon et à distance de déploiement, avec l'artillerie dans les intervalles et la cavalerie en colonne serrée par escadron.
Les dispositions de l'ennemi étaient toutes différentes.
Le prince **BAGRATION**, commandant la droite, composée de 12 bataillons et de 40 escadrons, occupait les hauteurs de la Poste.
Le prince **LICHTENSTEIN**, avec la plus grande partie de la cavalerie, se trouvait entre le centre et la droite.
Le général en chef **KUTUSOF** occupait le centre et garnissait les collines de Pratzen, avec la troisième colonne, forte de 24 bataillons, commandée par le général **PRZYBYSZEWSKI**, et la quatrième colonne sous les ordres du lieutenant général **KOLLOWRATH**.
Le général **BUXHOWDEN** commandait l'aile gauche, composée de deux colonnes : celle du général **LANGERON**, forte de 18 bataillons, occupait les collines au-dessus d'Augezd ; le général **WIMPFEN**, à la tête de 18 bataillons, était à l'extrême gauche et occupait le village d'Augezd.

Le général **KIENMAYER**, avec quelque infanterie et de la cavalerie, formait l'avant-garde de l'aile gauche. La réserve, que commandait le prince **CONSTANTIN**, devait occuper la colline de Pratzen. Le prince **REPNIN** devait se placer à la hauteur, à droite de Blozowitz, où ce même prince fut ensuite présenté à l'Empereur, après la charge de la garde.
Par ces dispositions, l'extrémité de la droite de l'armée française se trouvait vers le centre de l'armée russe. Elle était débordée par la moitié du corps du général **KUTUSOF**, par celui du général **BUXHOWDEN** et par celui du général **KIENMAYER**.
La simplicité et la sagesse des dispositions de l'Empereur animaient tout le monde de la plus grande confiance. La nuit était belle et éclairée par la lune, L'immense quantité de feux des deux armées embrasait l'atmosphère. L'Empereur prit trois heures de repos. Il monta à cheval à trois heures du matin, pour voir si l'ennemi avait fait des mouvements pendant la nuit. La lune s'était couchée ; le temps était devenu plus froid.
A l'ivresse et aux fêtes de l'armée française avait succédé un profond silence. Tout le monde dormait. L'Empereur se rendit au village de Girschikowitz. Un régiment de dragons était de grand'garde dans la rue principale. **NAPOLÉON** apprit par le rapport des sentinelles que les bruits de l'armée ennemie venaient de cesser ; mais que jusqu'à deux heures du matin, on avait entendu le mouvement de la marche des troupes qui se dirigeaient toujours sur leur gauche, c'est-à-dire sur Telnitz et Sokolnitz. Les feux étaient effectivement prolongés de ce côté. Ce fut un nouvel espoir de succès, et une confirmation des fautes que commettait l'ennemi.
A la pointe du jour, les feux des bivouacs ennemis commencèrent à s'éteindre. Malgré l'obscurité, les collines de Pratzen paraissaient déjà dégarnies. L'Empereur était sur le petit monticule du bivouac, environné de tous les maréchaux. Ses dispositions avaient été ponctuellement exécutées. Il ne doutait pas que les ennemis ne suivissent l'exécution de leurs projets. Avant de donner le signal du combat, il attendit encore que le jour l'eût assuré qu'ils persistaient dans le même plan.
Cependant les cinq divisions de l'armée ennemie ne tardèrent pas à descendre des hauteurs et à se diriger entre le village de Telnitz et l'étang de Kobelnitz, avec le dessein de se porter sur Turas et de tourner la droite des Français. Le reste de l'armée devait alors appuyer ce mouvement. Le prince **BAGRATION**, la garde impériale et la cavalerie du prince **LICHTENSTEIN** devaient poursuivre, sur le grand chemin de Brünn, la gauche de l'armée française, qu'on supposait devoir reculer pour soutenir la droite.
A la première lueur du jour, quelques coups de fusil se firent entendre au village de Telnitz. La fusillade devint vive, et la canonnade ne tarda pas à s'engager. Cependant les différentes divisions de l'armée étaient placées dans des fonds, et ne pouvaient être aperçues à cause de la fumée des bivouacs et des brouillards, qui s'élèvent ordinairement avec l'aurore dans les environs des marais. Bientôt le soleil se montre. Ce jour, anniversaire du couronnement de l'Empereur, qu'allait illustrer un des plus beaux faits d'armes du siècle, parut devoir être aussi une des plus belles journées de l'automne.
L'obscurité qui couvrait encore le sommet des hauteurs se dissipa. Bientôt elles parurent dégarnies de cette immense quantité de soldats ennemis qui y avaient passé la nuit ; elles n'étaient même que faiblement gardées.
« Combien vous faut-il de temps, dit l'Empereur au duc **de DALMATIE**, pour arriver a sur les hauteurs de Pratzen avec vos divisions ? - Moins de vingt minutes, lui répondit le maréchal. — En ce cas, dit l'Empereur, attendons encore un quart d'heure. »
Le feu cependant devenait toujours plus vif, au village de Telnitz, où l'ennemi ne paraissait faire aucun progrès. Un aide-de-camp arriva bientôt de la droite, pour annoncer que la gauche des Russes, qui paraissait forte de 40 à 50,000 hommes, descendait sur cinq colonnes ; que déjà leurs masses avaient évacué les hauteurs ; qu'elles voulaient forcer les villages de Telnitz et de Sokolnitz ;

qu'il fallait renforcer ces villages, si on voulait les conserver ; que rien ne pouvait résister sur ce point à cette immense supériorité. Cet officier ignorait que l'abandon de ces villages entrait dans les plans de l'Empereur.

NAPOLÉON donne les derniers ordres. Le grand-duc **de BERG**, le prince **de PONTE-CORVO**, les ducs **de MONTEBELLO** et de **DALMATIE**, partent au galop. Il était environ huit heures et demie. L'Empereur courut sur le front de bandière ; il disait en passant : « Soldats, finissons cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis. »

Aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes et les cris de Vive l'Empereur ! devinrent le signal du combat.

Les voltigeurs des divisions des comtes **d'UNSBOURG** et **SAINT-HILAIRE** s'avancent et commencent le feu. En un moment, ces divisions gravissent les collines de Pratzen en colonnes et l'arme au bras. La cavalerie du grand-duc **de BERG** s'ébranle. La gauche de l'armée, commandée par le duc **de MONTEBELLO**, s'avance. Une canonnade terrible s'engage sur toute la ligne. Deux cents pièces de canon tonnent presque à la fois ; et deux cent mille hommes sont aux prises.

Cependant l'ennemi s'aperçoit du mouvement qui menace son centre. Il renforce les hauteurs de tout ce qu'il peut trouver d'hommes disponibles, sans garder ni rang de division, ni rang de colonne. Il place partout, et au hasard, des bataillons en ligne. Le général **KUTUSOF**, qui commande le centre, s'avance avec toute sa réserve : faible et vaine ressource ! Cette armée, surprise pendant une marche de flanc, se voyant attaquante d'abord et bientôt attaquée, se croit déjà à demi battue.

Le général **KUTUSOF** ne néglige aucune des mesures qui dépendent de lui. Il sent que le sort de la bataille est attaché à la possession des collines de Pratzen. L'armée française qu'il voit marchant sur trois colonnes serrées, pour s'emparer des collines, lui fait pressentir le destin de cette journée.

L'empereur de Russie et le général **KOLLOVRATH**, qui avaient dû retarder leur mouvement pour donner le temps aux autres colonnes de filer, aperçoivent l'armée française au moment où, sortant du brouillard des marais, elle se montre à mi-côte, près d'arriver sur le sommet des collines.

A peine le général **KUTUSOF** a-t-il le temps de mettre en bataille la quatrième colonne, d'envoyer quelques bataillons dans le village de Pratzen, et de faire quelques dispositions de cavalerie, que le 10° d'infanterie légère du comte **SAINT-HILAIRE,** négligeant le village, passe le ruisseau, et marche droit sur les hauteurs.

Le duc **de DALMATIE** avait pensé que l'attaque du village le retarderait ; il sentait l'importance de couronner les collines, dans le premier moment de surprise et de crainte. A cent cinquante pas, le 10° engagea le feu, culbuta l'ennemi, et s'empara de la position. Le comte **MORAND**, qui commandait l'avant-garde, était soutenu par la brigade du général **THIÉBAULT**, composée des 14° et 36° régiments de ligne. Le général **WARÉ**, avec la 3° brigade, formée des 43° et 55°, tourna la gauche du village, couronna les hauteurs, prit en flanc deux régiments russes destinés à soutenir ce village, les attaqua encore mal formés, et les dispersa. L'ennemi évacua Pratzen et fut poursuivi ; le désordre et l'épouvante se propagèrent dans ses rangs.

La division du comte **d'UNSBOURG** arrivait en ce moment à la hauteur de la brigade du général **WARÉ**. Elle attaqua sur-le-champ la quatrième colonne que le général **KUTUSOF** venait de ranger en bataille. Celle-ci, formée sur plusieurs lignes, refusait sa droite, placée sur les sommités du terrain, vers Krzenowitz. Ces sommités étaient hérissées de bouches à feu. La première ligne fut enfoncée et son artillerie prise ; la seconde fut culbutée, et la cavalerie qui la soutenait fuit en désordre. Six bataillons qu'un mamelon masquait dans leurs mouvements, manœuvraient pour tourner la gauche de la division; le 4° de ligne les attaqua de front. Le baron **SCHINER** avec le 24° d'infanterie légère prit l'ennemi en flanc, l'aborda sans tirer un coup de fusil et le tailla en pièces. Un régiment russe et le régiment de Salzbourg autrichien périrent presque en entier.

Cependant le grand-duc **de BERG** s'était porté, avec toute sa cavalerie, au village de Blazowitz. La cavalerie ennemie qui, au premier moment, était accourue pour soutenir la quatrième colonne, fut arrêtée brusquement dans son mouvement ; elle retourna pour prendre sa première position, appuya la gauche du prince **BAGRATION**, et coopéra à la défense du village de Blazowitz, où devaient arriver la garde impériale et les deux empereurs.
Blazowitz était occupé par 1,200 Russes. Le général **ULANIUS** avait placé trois bataillons dans les villages de Kruh et de Holubitz, et les hauteurs de Kruh étaient armées d'une artillerie formidable. Une nuée de Cosaques masquait les dispositions de la cavalerie ennemie. Bientôt cette nuée se dissipe; et au même instant l'artillerie de position vomit un feu terrible sur la cavalerie légère du comte **de VALMY**, que le général **ESSEN** charge aussitôt avec les hulans de la garde impériale russe. Les chasseurs passent dans les intervalles de l'infanterie ; les hulans les suivent jusqu'aux batteries, et essuient à bout portant le feu de la mousqueterie du comte **CAFFARELLI**. Plusieurs charges se répètent avec le même succès. L'infanterie inébranlable fournit toujours un feu nourri.
Les régiments des comtes **de VALMY** et **WALTHER** prennent huit pièces de canon, et renversent tout ce qui tente de leur résister. Le colonel **CORBINEAU** prend un drapeau au milieu d'un bataillon russe. Le comte **SÉBASTIANI** attaque l'ennemi en flanc et le force à fuir en désordre.
Pendant ce temps, le duc **de MONTEBELLO** fait attaquer Blazowitz par le 13° d'infanterie légère, soutenu par le 17° de ligne. La division du comte **SUCHET** marche contre l'infanterie du prince **BAGRATION**, dont l'extrémité droite dirige d'inutiles attaques sur le Santon ; elles sont constamment repoussées par le comte **CLAPARÈDE** avec le 17° d'infanterie légère.
La gauche de l'armée ennemie avait continué ses attaques. Le général **STUTERHEIM**, à la tête de quelques bataillons autrichiens, avait d'abord emporté la hauteur près de Telnitz. La première colonne russe, qui suivait l'avant-garde autrichienne, attaqua vivement le village de Telnitz. Les tirailleurs du Pô et le 3° régiment, profitant des fossés, des maisons, des vignes, et suppléant au nombre par le courage, résistèrent longtemps ; mais ils durent enfin céder à ces masses, et se replier derrière Sokolnitz.
L'ennemi se fortifiait déjà en avant du village, lorsque le prince **d'ECKMÜHL**, arrivant de Raygern à neuf heures avec la division du comte **FRIANT** et les dragons du comte **BOURCIER**, attaqua et reprit le village de Telnitz. Les rues et les maisons furent jonchées de morts, et cinq pièces de canon prises. On fut obligé d'en abandonner deux, faute de chevaux pour les ramener. Le 108°, presque toujours mêlé à l'ennemi, lui enleva deux drapeaux.
Les Russes, culbutés, épouvantés, dans le plus grand désordre, étaient sur le point de mettre bas les armes, ils parlementaient déjà, lorsque le 26° régiment d'infanterie de ligne, qui faisait partie de la division du comte **LEGRAND**, formée sur la gauche et en arrière de Sokolnitz, vint se placer derrière le ruisseau, en avant duquel combattait le 108° régiment. Le brouillard ne lui permettant pas de reconnaître nos troupes, ce régiment engagea un feu très-vif, qui fit beaucoup souffrir la brigade du comte **HEUDELET**. Alors les Russes reprirent les armes, tandis que quelques-uns de leurs bataillons, se déployant en plusieurs lignes sur la hauteur de Telnitz, y établirent des. batteries et s'emparèrent une seconde fois du village : ils l'occupèrent par quelques bataillons, firent passer la cavalerie du général **KIENMAYER** au-delà du défilé, et attendirent, pour se porter en avant, que la communication fût bien établie avec les deuxième et troisième colonnes. Ils attendirent également l'issue du combat sur les hauteurs de Pratzen.
Il était dix heures.
Depuis près de deux heures, les deuxième et troisième colonnes russes, appuyées par une batterie de douze pièces de canon, attaquaient Sokolnitz avec vigueur. Le baron **MARGARON** protégeait ce village avec ses six pièces d'artillerie légère établies dans une bonne position.

La division du comte **LEGRAND**, accablée par les deuxième et troisième colonnes russes, fut enfin obligée d'évacuer Sokolnitz, et de se retirer sur les hauteurs en arrière. L'ennemi se déployait et manœuvrait pour couper la communication du comte **FRIANT** avec le comte **LEGRAND**. Alors le prince **d'ECKMÜHL**, laissant le comte de **BOURCIER** avec sa cavalerie pour contenir l'ennemi devant Telnitz, se porta sur Sokolnitz avec les cinq régiments du comte **FRIANT**. Le baron **MARGARON** chargea avec sa cavalerie, pendant que le général **LOCHET**, à la tête du 48°, marchait à l'ennemi, secondé par la brigade du baron **KISTER** et le 111°. Les Russes, enfoncés et culbutés, furent poursuivis Jusque dans le village, qu'ils abandonnèrent. Le 48° s'empara de deux drapeaux et de six pièces de canon.

Mais l'ennemi, auquel son immense supériorité permettait de renouveler constamment ses attaques avec des troupes fraîches, parvint à repousser le 111°, qui tenait la gauche du village de Sokolnitz ; le 48° fut alors livré à lui-même pendant près de trois quarts d'heure. Le général **LOCHET**, resté avec ce régiment, eut à soutenir le combat dans les rues, dans les granges et dans les maisons. Pour dégager le 48°, le comte **FRIANT** se porta sur Sokolnitz avec la brigade du baron **KISTER**, et parvint à repousser un moment l'ennemi. Il jeta aussitôt dans le village le 15° régiment d'infanterie légère. Ce régiment, composé en grande partie de conscrits, s'y couvrit de gloire ; mais il ne put encore débarrasser le 48°. Il fut repoussé, ainsi que le 33°, après la plus vive résistance.

Cette brigade, ralliée immédiatement, fut ramenée au combat.

Cependant le centre de l'ennemi renouvelle ses efforts pour reprendre le plateau de Pratzen, qu'occupent les 10°, 14°, 36°, et 43° régiments. La gauche de la troisième colonne, commandée par le général **KAMENSKY**, qui se trouve à portée, fait front et menace la droite du comte **SAINT-HILAIRE**. Les deux régiments russes de la deuxième colonne, **FANAGORISKY** grenadiers et **RHYASKI** mousquetaires, restés en réserve sur la hauteur que cette colonne avait occupée pendant la nuit, se sont joints au général **KAMENSKY** et aux brigades autrichiennes **JURCZECK** et **ROTTERMUND**. Une vingtaine de bataillons occupent une ligne très-étendue, à la naissance du revers qui tombe sur Augezd et Hostieradeck ; ils s'avancent avec une nombreuse artillerie pour envelopper les quatre régiments français. Le centre de cette ligne, à l'aide d'une supercherie, arrive jusqu'à trente pas sans essuyer de feu. Deux officiers crient en se portant en avant : « Ne tirez pas, nous sommes Bavarois ! » Dès que cette ruse est reconnue, les deux bataillons du 36°, un bataillon du 14° et un autre du 10°, fondent avec fureur sur cette partie de la ligne, et la dispersent. Le comte **SAINT-HILAIRE** est blessé, et le colonel **MAZAS** tué.

Le reste de cette ligne continuait son mouvement. Le second bataillon du 10° s'avance et est repoussé. Trois de nos bataillons vont se trouver aux prises avec 15 bataillons ennemis. Le baron **LEVASSEUR**, resté en réserve en avant de Kobelnitz avec les tirailleurs corses et les 18° et 75° régiments de ligne, s'élance sur le flanc gauche de cette colonne, tandis que le comte **MORAND** avec le premier bataillon du 14° et les deux bataillons du 10°, charge l'ennemi de front, et le précipite dans les ravins d'Augezd et de Nusle.

La queue de la colonne qui attaquait Sokolnitz suit le mouvement du baron **LEVASSEUR** ; mais elle est contenue par l'artillerie que commandait sur la hauteur le chef de bataillon **FONTENAY**, et bientôt culbutée elle-même. Le comte **SAINT-HILAIRE** reste enfin maître du plateau.

Pendant ce temps, le comte **d'UNSBOURG**, avec sa division, et le général **WARÉ** avec le 55°, achevaient de chasser l'ennemi de ses positions, lui enlevaient son artillerie, et le jetaient dans les bas-fonds de Klein-Hostieradeck.

Le prince **LICHTENSTEIN** accourut avec une partie de sa cavalerie pour couvrir la retraite de la quatrième colonne, dont les débris se retirèrent sur Satzchan, et nous abandonnèrent entièrement les collines de Pratzen.

A la gauche, le village de Blazowitz avait été emporté après une vive résistance.

Pendant que le 17° emmenait les 1,200 prisonniers faits dans ce village, un corps de cavalerie ennemie débouchait sur le flanc droit de ce régiment. Le général **DEBILLY** fit aussitôt former en bataillon carré le 61°, qui fut placé en seconde ligne derrière le 17°. Ce mouvement fut exécuté avec tant de rapidité, que la cavalerie ennemie se trouva engagée entre ces deux régiments, et écrasée par leur feu croisé.

Dans la confusion causée par sa défaite, cette cavalerie s'efforçant de se frayer un passage, sabre les Autrichiens, qu'elle ne reconnaît plus. Le grand-duc **de BERG** ne peut croire qu'elle est russe, en voyant ce combat ; il la prend pour un corps bavarois, et va faire cesser le feu. Mais bientôt il aperçoit son erreur. Exposé à de grands dangers, il est obligé de charger l'ennemi avec son escorte et les officiers de son état-major. Il fait ensuite avancer la première division de grosse cavalerie aux ordres du comte **NANSOUTY**. Jamais on ne vit une charge plus brillante. Jaloux de soutenir leur ancienne réputation, les carabiniers, les 9° et 12° régiments de cuirassiers, enfoncent les escadrons ennemis, et les forcent de se replier ; les 2° et 3° de cuirassiers, placés en seconde ligne, se mettent alors en mouvement. Rien ne peut résister à leurs charges successives. L'ennemi voit ses rangs éclaircis par le grand nombre de morts et de blessés qui tombent sur le champ de bataille ; il fuit en désordre, et nous laisse entièrement maîtres des hauteurs de Blazowitz et de Kruh.

Pendant ce temps, l'infanterie du prince **BAGRATION**, ayant sa gauche appuyée au village de Kruh et aux batteries formidables qui le flanquaient, avance sa droite soutenue par les Cosaques. Le duc **de MONTEBELLO** fait exécuter à la division du comte **SUCHET** un changement de front, l'aile droite en avant ; tandis que la division du comte **CAFFARELLI**, secondant la belle charge des carabiniers, marche à l'attaque du plateau et du village de Kruh, et y prend 8 pièces de canon avec 1,500 hommes. La seconde ligne du comte **SUCHET**, qui jusque-là avait marché en colonne d'attaque, se déploie ; la première marche à l'ennemi en colonnes serrées, l'ébranlé et le renverse. Les cuirassiers du général **d'HAUTPOUL** le sabrent au même moment. Le général **VALHUBERT** a la cuisse emportée d'un boulet. Quatre soldats se présentent pour l'enlever : « Souvenez-vous de l'ordre du jour, leur dit-il d'une voix de tonnerre, et serrez vos rangs. Si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille ; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie. »

Les Russes, rompus d'abord, puis pelotonnés, serrés, hérissés de lances, présentent l'aspect des phalanges de l'antiquité. Ils ne peuvent arrêter nos intrépides bataillons, qui se portent contre eux au pas de charge. Les cuirassiers s'élancent de nouveau sur l'ennemi, jonchent le terrain de morts et de blessés, font 3,000 prisonniers, et enlèvent 20 pièces de canon.

Les Russes, culbutés aussi dans les ravins d'Holubitz, derrière Kruh, vont se rallier sur les hauteurs de Rausnitz et d'Austerlitz.

Il était midi.

Déjà le prince **de PONTE-CORVO** avait occupé le centre de la position ennemie. La division du baron **de La RAFFINIÈRE** était sur la sommité, également éloignée de Pratzen et de Krzenowitz. La division du comte **d'ERLON** manœuvrait sur la gauche.

L'Empereur, avec son fidèle compagnon de guerre, le prince **de NEUFCHÂTEL** et **de WAGRAM**, son premier aide-de-camp le duc **d'ABRANTÈS**, qui arrivait de Lisbonne, et tout son état-major, se trouvait près de la réserve des dix bataillons de la garde et des dix bataillons de grenadiers du duc **de REGGIO**, dont le duc **de FRIOUL** commandait une partie.

Cette réserve était rangée sur deux lignes, en colonnes par bataillon, à distance de déploiement, ayant dans les intervalles 40 pièces de canon servies par les canonniers de la garde. C'est avec ces forces que l'Empereur avait le projet de se porter partout où cela deviendrait nécessaire. On peut dire que cette réserve seule valait une armée.

Lorsque ce renfort était arrivé au centre, l'Empereur avait fait marcher le comte **d'UNSBOURG** pour appuyer le comte **SAINT-HILAIRE**, qu'il avait déjà fait renforcer d'une division de dragons.

Tous les officiers expérimentés, tant autrichiens que russes, voyaient que la journée était perdue. L'affreuse position des deux tiers de l'armée, cernés dans des bas-fonds et des marais, montrait déjà dans toute leur horreur les suites et les catastrophes de cette journée. L'ennemi n'avait plus qu'un parti à prendre, sinon pour ressaisir la victoire, du moins pour dégager sa gauche et prévenir par une retraite sa ruine totale. C'était de réunir toutes lès réserves des troupes d'élite russes qui n'avaient pas encore combattu, et de marcher avec toutes ces forces à l'attaque des hauteurs de Pratzen, pendant que le général **BUXHOWDEN** marchait de son côté avec les troupes dé l'aile gauche.

La tête de cette réserve débouche du village de Krzenowitz ; son premier bataillon est culbuté par un bataillon du 4° régiment de ligne, que le comte **d'UNSBOURG** avait laissé, avec le 24° d'infanterie légère, pour garder la gauche des hauteurs de Pratzen.

Un bataillon de ce régiment s'étant trop avancé, est à son tour cerné par la cavalerie. Il n'a que le temps de se réfugier derrière le corps du prince **de PONTE-CORVO**, qui prenait position à cent pas de là.

Mais l'Empereur, ayant pressenti que ce mouvement devenait la seule ressource de l'ennemi, était arrivé avec sa réserve sur la sommité des hauteurs de Pratzen, qui se trouve entre ce village et Krzenowitz. Il envoie immédiatement le duc **d'ISTRIE** avec ses invincibles pour soutenir le prince **de PONTE-CORVO**. Le duc **d'ISTRIE** détache deux escadrons de chasseurs de la garde et les mameluks pour dégager le bataillon du 4°, et les fait soutenir par deux escadrons de grenadiers commandés par le colonel **DALLEMAGNE**. Il envoie par sa droite, pour contenir une colonne de quatorze escadrons qui débouchait sur son flanc, le comte **ORDENER** avec trois escadrons, soutenus à droite par l'escadron du prince **BORGHÈSE** en échelons, et à gauche par l'artillerie de la garde.

Les deux escadrons de chasseurs passent dans les intervalles de la division du comte **d'ERLON**, dégagent le bataillon du 4°, mettent en déroute la cavalerie ennemie et la renversent sur l'infanterie, qu'ils sabrent. Mais bientôt, accablés par le nombre, ils se rallient entre la division du comte **d'ERLON** et les deux escadrons de réserve.

La division du comte **d'ERLON** engage avec la garde russe un feu très-vif de mousqueterie. Bientôt l'infanterie marche au pas de charge ; les grenadiers et les chasseurs de la garde chargent l'ennemi. En un instant le champ de bataille est couvert de morts et de blessés. Vainement le prince **REPNIN** accourt avec les chevaliers de la garde russe pour rétablir l'affaire : il est lui-même blessé et fait prisonnier. Infanterie et cavalerie, tout fuit pêle-mêle, et repasse dans le plus grand désordre le ruisseau de Krzenowitz, Le 27° régiment entre avec l'ennemi dans le village et s'en rend maître. Le prince **REPNIN**, un grand nombre d'officiers et quatorze pièces de canon restent en notre pouvoir.

Couvert de son sang et de celui des Russes, le comte **RAPP** vient donner à l'Empereur les détails de cette action, et lui présente le prince **REPNIN**, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie, et quelques-uns des prisonniers les plus distingués.

L'un d'eux, officier d'artillerie, se jette au-devant de **NAPOLÉON**, et invoque la mort : « Je suis indigne de vivre, s'écrie-t-il : j'ai perdu mes canons. — Jeune homme, lui répond l'Empereur avec bonté, j'apprécie vos larmes ; mais on peut être battu par mon armée et avoir des titres à la gloire. »

Ainsi, une seule charge de la garde impériale et la fusillade du comte **d'ERLON** rendirent inutile cette dernière tentative des Russes, qui était leur unique ressource. Dans la situation des affaires, avec la position qu'occupaient le prince **de PONTE-CORVO** et la réserve, l'ennemi n'aurait pas rouvert la communication avec sa gauche, quand il aurait eu 40,000 hommes de troupes fraîches. Dès ce moment, l'armée austro-russe n'eut plus aucune espérance, et ne tenta plus aucune attaque importante. Le feu se soutint cependant plusieurs heures encore à l'extrémité de la gauche de l'ennemi. Ces corps, cernés de tous les côtés dans les bas-fonds, se battaient pour disputer leur vie

ou chercher une retraite ; mais ils ne se battaient plus pour la victoire. Jamais un plus beau triomphe ne fut décidé en moins de temps. On se battit le reste du jour ; mais on ne peut appeler des combats les engagements qui eurent lieu de brigade à brigade, de régiment à régiment. C'était la résistance de braves troupes qui ne voulaient point céder sans combattre.

Il était à peine une heure.

Déjà le combat avait cessé au centre et à la gauche. Toutes les hauteurs de la maison de Poste et de Pratzen étaient en notre pouvoir, avec l'artillerie, les bagages et un grand nombre de prisonniers. Les villages seuls de Telnitz et de Sokolnitz restaient encore au pouvoir de l'ennemi.

La victoire, décidée depuis longtemps, n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait paru au combat ; pas un corps n'avait fait un mouvement rétrograde. Aussi l'Empereur disait-il : « J'ai donné bien des batailles comme celle-ci ; mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été aussi prononcée et les destins si peu balancés. La garde à pied de l'Empereur, qui n'avait pu donner, en pleurait de rage, et demandait avec instance à se battre. Réjouissez-vous, lui dit l'Empereur ; vous ne devez donner qu'en réserve : tant mieux si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui.

« Le comte **d'UNSBOURG** avait rejoint la division **SAINT-HILAIRE**, et tout le corps d'armée du duc **de DALMATIE** était réuni sur les hauteurs de Pratzen, excepté la brigade du baron **MERLE**, qui combattait avec la division du comte **FRIANT** de l'autre côté de Telnitz. Le duc **de DALMATIE** fit alors descendre sur le mamelon Saint-Antoine la division du comte **SAINT-HILAIRE,** et envoya un bataillon du 28° sur la route d'Augezd à Hostieradeck pour intercepter cette retraite aux vaincus.

La première colonne ennemie, renforcée des débris des 3° et 4°, était formée dans les vignes, au bas d'Augezd et en avant de Sokolnitz ; elle couvrait une partie des parcs d'artillerie. Voulant charger là division du comte **SAINT-HILAIRE,** elle gravissait déjà le coteau, quand la division du comte **d'UNSBOURG** arriva. Le baron **FERREY** marcha aussitôt à sa rencontre. En même temps, le comte **SAINT-HILAIRE** et le baron **LEVASSEUR** se précipitèrent sur la ligne ennemie, qui fit d'abord un mouvement sur Kobeluitz, et bientôt effectua par la droite sa retraite sur Telnitz.

Aussitôt après la déroute de la garde russe, l'Empereur, laissant le corps du prince **de PONTE-CORVO** en position sur les hauteurs de Krzenowitz, avait fait avancer à grands pas l'infanterie de la garde pour terminer le combat à la droite, seul point où l'ennemi se défendait encore. Son opiniâtreté à Telnitz et à Sokolnitz assurait sa perte.

Il était deux heures, lorsque l'Empereur arriva avec sa garde et la réserve de grenadiers sur les hauteurs qui dominent Augezd.

Laissant les grenadiers du duc **de REGGIO** en avant de Pratzen, il occupe avec sa garde le mamelon de la chapelle, Saint-Antoine, fait marcher le corps du duc **de DALMATIE** pour achever de détruire l'aile gauche des ennemis, le fait soutenir par la cavalerie et par la moitié de l'infanterie de la garde. Il envoie le duc **de FRIOUL** avec les grenadiers du côté de Kobelnitz pour couper toute retraite à l'ennemi. Il ordonne au prince **de NEUFCHÂTEL** de se rendre à la droite. « Voyez, lui dit-il, ce que c'est encore que cette canonnade avec ce feu de mousqueterie, et faites que cela finisse. »

Les deux colonnes qui se trouvaient vers Sokolnitz avaient persisté à suivre le premier projet de se porter sur Brünn par Schlapanitz et Turas. Depuis le matin, les divisions des comtes **LEGRAND** et **FRIANT** soutenaient sur ce point un combat que la supériorité de l'ennemi rendait très-inégal. La brigade du baron **KISTER** était débordée par sa gauche, lorsque le comte **FRIANT** ordonna très à propos un changement de front au 33°, rallia ses trois brigades, et se précipita sur l'ennemi au moment où le comte **SAINT-HILAIRE** faisait attaquer le château de Sokolnitz par le 36° régiment. Pendant ce temps, le 14° tournait le village par la gauche ; le comte **MORAND**, avec le 10°

d'infanterie légère et le 43° de ligne, se portait de l'autre côté du village par la digue des étangs de droite pour couper toute retraite à l'ennemi.
Le général **THIEBAULT** venait d'être blessé. Le comte **SAINT-HILAIRE,** oubliant qu'il l'était aussi depuis le commencement de l'action, se trouvait à la tête de l'attaque. Fort de sa position, l'ennemi défendait le château avec opiniâtreté ; enfin il cède à la valeur du 36°, qui, poursuivant ses succès, malgré la perte considérable qu'il vient d'essuyer, va se réunir au 33° et au 111°. Ces trois régiments le chargent en même temps, l'enfoncent et le taillent en pièces. En un instant la plaine est jonchée de morts et de blessés. La fureur redouble ; 5,000 hommes sont égorgés ou pris dans ces défilés. L'artillerie avec les caissons tombe en notre pouvoir. Le général **WIMPFEN** se rend à un détachement commandé par le lieutenant **SOPRANZI**.
Une colonne ennemie de 3,000 hommes, ayant à sa tête trois généraux, avait débouché de Sokolnitz et dépassé la gauche du comte **LEGRAND**. La cavalerie légère du 4° corps d'armée aperçoit cette colonne. Le baron **FRANCESCHI** venait d'arriver avec le 8° de hussards, après avoir fait une marche forcée pour se trouver à la bataille. Il charge de front sans prendre haleine. Saisissant le général qui commandait cette ligne, il le somme de se rendre avec sa troupe : tous à l'instant mettent bas les armes. Les 11° et 12° de chasseurs avaient manœuvré pour prendre cette colonne en flanc ; mais le 8°de hussards les prévint contre toute attente.
Le comte **LEGRAND** avait été placé pendant toute la journée à un poste très-difficile.
Par ses manœuvres, il obligea une colonne de 1,200 hommes, qui avait déjà atteint Kobelnitz, à se jeter dans les marais, où elle fut noyée en grande partie. Le reste, en cherchant à gagner Schlapanitz, fut fait prisonnier.
La brigade de grenadiers, commandée par le comte **DUPAS**, sous les ordres du duc **de FRIOUL**, arrivait sur le ruisseau de Kobelnitz. Elle manœuvra de manière à serrer et à tourner un corps de 5,000 hommes, que poursuivaient le 10° d'infanterie légère et le 43°, commandés par le comte **MORAND**, et lui fit rendre les armes.
Les troupes qui avaient été dirigées sur la droite devenant alors en partie inutiles, la brigade du baron **FERREY** reçut l'ordre de se porter rapidement à la gauche pour seconder l'attaque que dirigeait le comte **d'UNSBOURG** sur les hauteurs entre Augezd et Telnitz. L'ennemi venait d'y réunir le reste de ses forces, tant infanterie qu'en cavalerie ; il avait, pour les soutenir, trente-six pièces de canon qui vomissaient le feu le plus terrible.
Au même instant l'Empereur envoie quelques escadrons et l'artillerie de sa garde sur le flanc droit de l'ennemi pour le rejeter sur les étangs. Les Russes veulent hâter leur retraite ; mais il ne leur reste pour l'effectuer que la digue entre les lacs. L'armée française, appuyée à ces lacs par les deux ailes, près d'Augezd et de Menitz, est maîtresse de tous les débouchés. L'ennemi, cerné de toutes parts, espère se sauver sur les étangs glacés ; plusieurs milliers d'hommes, trente-six pièces de canon, une grande quantité de caissons et de chevaux s'engagent sur ces étangs. Les vingt-quatre pièces d'artillerie de la garde brisent la glace et vomissent la mort. Des colonnes entières sont englouties.
Du milieu de ces lacs immenses, on entend s'élever les cris de plusieurs milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Ceux qui se trouvent le plus près de la digue défendent le passage en désespérés ; ils placent ce qui leur reste d'artillerie sur une hauteur qui couvre la tête de la digue. La cavalerie du général **KIENMAYER** soutient ces dispositions pour donner à l'infanterie le temps de se rallier.
Le comte **GARDANNE**, aide-de-camp de l'Empereur, fait plusieurs charges avec une division de dragons déjà fatiguée du service de la nuit et des combats de la journée.
Dans un mouvement rétrograde, lorsque la cavalerie ennemie s'avance, le chef d'escadron **DIGEON**, avec six pièces d'artillerie de la garde chargées à mitraille, rompt les escadrons autrichiens. Les trois divisions du duc **de DALMATIE** arrivent bientôt et s'élancent au pas de

charge. La cavalerie ennemie veut arrêter leur marche ; mais elle est culbutée par deux escadrons de la garde réunis aux dragons.
La hauteur et l'artillerie qui la défend, dernier espoir de l'ennemi, sont emportées.
La hauteur est garnie de canons français. Les débris de cette armée en jettent dans les étangs ou fuient vers Menitz, déjà occupé par le comte **FRIANT**. Sans ressource, sans retraite, foudroyés par l'artillerie de la garde, ces malheureux, saisis d'épouvante, se jettent sur la glace, et presque tous y trouvent la mort.
Le soleil achevait alors sa carrière. Ses derniers rayons réfléchis par la glace vinrent éclairer cette scène d'horreur et de désespoir. C'était ainsi qu'on avait vu, dans la journée d'Aboukir, 18,000 Turcs, poursuivis par le vainqueur, se jeter à la mer et s'y engloutir.
Il ne restait plus que quelques débris qui s'étaient échappés par les digues. L'Empereur, toujours infatigable, aussi ardent à compléter la défaite qu'à assurer la victoire, ordonna au duc **d'ABRANTÈS**, son premier aide-de-camp, de poursuivre l'ennemi à la tête d'une division de dragons, tandis que deux escadrons de la garde, commandés par le colonel **DALLEMAGNE**, tournaient les étangs au-dessus de Menitz. On fit encore 2,000 prisonniers ; on prit plusieurs drapeaux et 11 pièces de canon. Le reste ne dut son salut qu'à la nuit.
L'ennemi perdit dans cette journée 8,000 hommes tués, 15,000 blessés, 23,000 prisonniers, dont 273 officiers, 10 colonels, 8 généraux, 180 pièces de canon, dont 143 russes, 50 drapeaux et 150 caissons.
L'armée française eut 1,500 hommes tués sur le champ de bataille et 4,000 blessés, dont 9 officiers généraux ; elle perdit si peu de prisonniers que l'ennemi, ne jugeant pas à propos de les garder, les renvoya le lendemain.
Le général **VALHUBERT**, mort des suites de sa blessure, écrivit à l'Empereur une heure avant de mourir : « J'aurais voulu faire plus pour vous. Je meurs dans une heure. Je ne regrette pas la vie, parce que j'ai participé à une victoire qui vous assure un règne heureux. Quand vous songerez aux braves qui vous étaient dévoués, pensez à moi. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille : je n'ai pas besoin de vous la recommander. »
Le comte **SAINT-HILAIRE,** blessé au commencement de l'action, resta toute la journée sur le champ de bataille et se couvrit de gloire. Les généraux de division comtes **de VALMY** et **WALTHER**, les généraux de brigade **THIÉBAULT**, comte **SÉBASTIANI, DUMONT, MARILLY**, les comtes **COMPANS**, et **RAPP**, aide-de-camp de l'Empereur, furent blessés.
C'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, avait pris le prince **REPNIN**, commandant les chevaliers de la garde impériale russe.
Les chasseurs à cheval eurent à regretter leur colonel **MORLAND**, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe.
Le colonel **MAZAS** du 14° de ligne fut tué, ainsi que le chef d'escadron **CHALOPPIN**, aide-de-camp du prince **de PONTE-CORVO**, et plusieurs autres colonels et chefs de bataillon.
Le baron **CORBINEAU**, écuyer de l'Impératrice, commandant le 5° régiment de chasseurs à cheval, eut cinq chevaux tués ; il fut blessé en enlevant un drapeau.
Le comte **FRIANT** eut quatre chevaux tués sous lui. Les colonels **CONROUX** et **DUMOUTIER** se firent remarquer.
LEBAS, chasseur au 10° d'infanterie légère, ayant le bras gauche emporté par un boulet de canon, dit à son camarade : « Aide-moi à ôter mon sac, et cours me venger. »
Mettant ensuite son sac sous le bras droit, il marche vers l'ambulance.
Le général **THIÉBAULT**, dangereusement blessé, était transporté par quatre prisonniers. Six Français blessés l'aperçoivent, écartent les prisonniers russes et saisissent le brancard en disant : « C'est à nous seuls qu'appartient l'honneur de porter nos généraux blessés ! »

Les traits de courage furent si nombreux, qu'au moment où le rapport se faisait, l'Empereur dit : « Il faut toute ma puissance pour récompenser dignement tous ces braves gens. »
Les colonels **LACOUR** du 5° de dragons ; le baron **DIGEON** du 26° de chasseurs ; le baron **BESSIÈRES** du 11° de chasseurs, frère du duc **d'ISTRIE** ; le baron **GÉRARD**, colonel, aide-de-camp du prince **de PONTE-CORVO** ; **MARÈS**, colonel, aide-de-camp du prince **d'ECKMÜHL**, furent blessés.
Les chefs de bataillon **PENIER**, du 36° régiment de ligne ; **GUYE**, du 4° de ligne ; le baron **SCHWITZ**, du 57° de ligne ; les chefs d'escadron **GRUMBLOT**, du 2° régiment de carabiniers ; **DIDELOT**, du 9° de dragons; **BOUDINHON**, du 4° de hussards ; le chef de bataillon du génie **ABRISSOT** ; les chefs de bataillon **BABIN** et **MORBILLIARD**, du 55° de ligne ; **PROFFIL**, du 43° ; les chefs d'escadron **TRÉVILLE**, du 26° de chasseurs, et **DAVID** du 2° de hussards ; les chefs d'escadron de la garde impériale **BEURMANN, BOHN** et **THIERRY**, furent aussi blessés.
Le capitaine **THERVAY**, des chasseurs à cheval de la garde, mourut des suites de ses blessures.
Le capitaine **GEIST**, les lieutenants **BUREAUX, BARBANÈGRE, GUIOD, FOURNIER, ADDE, BAYEUX** et **RENNO**, des chasseurs à cheval de la garde, et les lieutenants **MESSAGER** et **ROLLET**, des grenadiers à cheval de la garde, reçurent aussi des blessures.
Les voltigeurs rivalisèrent avec les grenadiers. On citerait le 43°, le 55°, le 14°, le 86°, le 40°, le 17°, les bataillons des tirailleurs corses et du Pô, si l'on pouvait nommer quelques corps ; mais ce serait une injustice pour les autres. Tous ont fait des prodiges : il n'y avait pas un soldat, pas un officier, pas un général, qui ne fût décidé à vaincre ou à périr.
La cavalerie française se montra avec supériorité.
Les soldats du train méritèrent les éloges de l'armée. L'artillerie fit un mal épouvantable à l'ennemi. Quand on en rendit comte à l'Empereur, il dit : « Ces succès me font plaisir ; car je n'oublie pas que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière militaire. »
Ainsi éclata le coup de foudre si souvent prédit par l'Empereur, pour la fin de cette immortelle campagne ; ainsi se termina cette journée mémorable, que le soldat se plaît à nommer la journée de l'Anniversaire ; que d'autres ont appelée la bataille des trois Empereurs, et que **NAPOLÉON** a désignée sous le nom de bataille d'Austerlitz.

———————

Ancestramil